

LA VOIE

BEECHWOOD

MAGAZINE



Bytown à 200 ans : Les
personnes qui ont bâti
une ville

 **BEECHWOOD**

Beechwood

En 1826, un camp de construction établi à la jonction des rivières Rideau et des Outaouais commença à se désigner sous le nom de Bytown. Ce qui s'ensuivit au cours des deux siècles suivants n'avait rien d'inévitable. La ville s'est construite, délibérément, imparfaitement et souvent sous pression, grâce à des personnes venues d'ailleurs qui ont choisi d'y rester.

Alors que nous soulignons le bicentenaire de Bytown, cette série biographique vise à ramener l'histoire de la ville à son échelle humaine.

Ottawa n'est pas apparue d'emblée comme capitale. Elle s'est développée d'un projet de travaux militaires en ville forestière, d'une colonie disputée en municipalité, puis d'un compromis provincial en siège d'une nation. Cette transformation a reposé sur des arpenteurs et des tailleurs de pierre, des médecins et des membres du clergé, des soldats et des fonctionnaires, des marchands, des ingénieurs, des artistes, des journalistes et des réformateurs civiques. Beaucoup d'entre eux ne subsistent aujourd'hui que sous forme de noms de rues, de notes en bas de page ou de parcelles de terrain oubliées. Leurs histoires méritent davantage.

Ce livre numérique met en lumière la vie de personnes inhumées au cimetière Beechwood dont le travail a façonné les fondations de Bytown. Il ne s'agit pas de fondateurs mythiques. Ce sont des bâtisseurs : des personnes qui ont posé la pierre, fait respecter la loi, soigné les malades, organisé des unités de milice, exploité des moulins, rédigé des règlements municipaux, relaté les événements et débattu avec vigueur de ce que ce lieu devait devenir.

Vous y rencontrerez :

- Des ingénieurs qui ont creusé le canal Rideau à travers un territoire sauvage et assuré son fonctionnement bien après la disparition de sa vocation militaire.
- Des entrepreneurs forestiers et des industriels qui ont transformé les rivières en réseaux d'approvisionnement et les établissements en villes.
- Des membres du clergé et des médecins qui ont affronté les épidémies, la pauvreté et le désordre à une époque où les institutions étaient fragiles et où les risques étaient personnels.
- Des responsables civiques, des poètes, des artistes et des historiens qui ont donné à Bytown son langage, sa mémoire et son identité.
- Des femmes dont le travail de conservation, de création culturelle et de réflexion intellectuelle a permis à l'Ottawa des débuts de préserver sa mémoire.

Ces biographies ne sont pas des hagiographies. Plusieurs de ces figures furent controversées. Certaines ont défendu des idées qui n'ont pas bien vieilli. D'autres ont connu des échecs publics ou privés. Cette complexité est importante. Bytown s'est forgée autant par les désaccords que par les consensus, et sa maturité s'est construite lentement.

Ce qui unit ces histoires, c'est l'engagement : envers un lieu, envers le service, et envers la volonté de bâtir quelque chose qui dépasserait la durée d'une vie.

Beechwood constitue l'ancrage naturel de cette série. En tant que cimetière national d'Ottawa, il est à la fois une archive et un miroir. Les vies qui y sont commémorées retracent l'évolution même de la ville : les premières difficultés, la croissance rapide, l'ambition civique et la responsabilité nationale. Parcourir ses allées, c'est parcourir les traces durables de Bytown.

Au cours des prochains mois, cette série présentera des biographies individuelles fondées sur des recherches rigoureuses et des sources primaires. Chaque texte se suffit à lui-même. Ensemble, ils forment le portrait collectif d'une ville en train de se définir.

Le bicentenaire de Bytown n'est pas simplement un anniversaire. C'est l'occasion de réexaminer nos origines, de reconnaître le travail accompli et de comprendre que la crédibilité future d'Ottawa repose sur sa capacité à bien connaître son passé.



John Rochester (1822-1894) - Section 50, Lot 1

Né le 22 mai 1822 à Rouse's Point, dans l'État de New York, John Rochester occupe une place particulière dans les débuts de l'histoire civique et économique de Bytown, cette colonie rudimentaire et ambitieuse qui allait devenir Ottawa. Souvent considéré comme l'un des 27 fondateurs américains de Bytown, Rochester s'installe dans le village en 1833 avec sa famille et un esprit entrepreneurial parfaitement adapté à une ville pionnière façonnée par les besoins militaires, la construction et la croissance.

Rochester connaît ses premiers succès dans le domaine de l'approvisionnement. Dans les années 1830, Bytown se développe rapidement grâce au canal Rideau et à une présence militaire constante. Rochester tire parti de cette demande en fournissant du pain, de la bière et de la viande de boucherie à la garnison et aux travailleurs des environs. Sa nomination, le 17 mai 1837, au poste d'inspecteur du porc et du bœuf officialise un rôle qu'il exerçait déjà dans l'économie alimentaire de la ville, à la croisée de l'entreprise privée et de la confiance publique.



Au milieu du XIXe siècle, les ambitions de Rochester s'étendent au-delà de l'approvisionnement pour englober l'industrie. En 1856, son frère James et lui fondent ce qui est généralement considéré comme la première brasserie d'Ottawa, consolidant ainsi le passage d'un commerce de subsistance à une production organisée. Cette initiative place Rochester au cœur de la nouvelle classe industrielle qui allait transformer Bytown en un centre régional.

Le commerce du bois devient rapidement sa principale activité. Conscient du potentiel économique du réseau de la rivière des Outaouais, Rochester construit deux grandes scieries à vapeur aux chutes de la Chaudière, un site industriel stratégique qui attire certains des plus influents barons du bois de l'époque. Ces scieries demeurent en activité jusqu'à sa retraite, en 1885, et lient sa fortune aux forêts, aux cours d'eau et aux réseaux de main-d'œuvre qui caractérisent la vallée de l'Outaouais. Son influence s'étend davantage lorsqu'il aide son plus jeune fils, George, à se lancer dans le commerce du bois et à fonder la communauté de Burnstown.



Rochester n'est pas seulement un homme d'affaires, mais également un bâtisseur de la ville. Grâce à d'importantes acquisitions de terrains à l'ouest du noyau initial d'Ottawa, il crée le village de Rochesterville, une banlieue annexée par la Ville d'Ottawa en 1887. Il s'agit d'un des premiers exemples d'expansion urbaine planifiée au-delà des limites originales de Bytown.

Le succès économique de Rochester est suivi d'une carrière dans la fonction publique. Il est élu maire d'Ottawa en 1870 et en 1871, à une époque où la ville passe du statut de ville forestière à celui de capitale nationale. Il joue également un rôle important dans l'organisation, la construction et l'équipement de l'Ottawa Ladies' College, témoignant de l'engagement plus général de l'époque victorienne envers le développement des institutions et de l'éducation. De 1872 à 1884, il représente le comté de Carleton à la Chambre des communes, étendant ainsi son influence de la scène municipale à la scène nationale.

John Rochester meurt le 19 septembre 1894, six ans avant que le grand incendie de 1900 ne détruise une grande partie de ce qu'il avait bâti, notamment ses scieries et sa résidence. Son inhumation au cimetière Beechwood le place parmi les bâtisseurs, les politiciens et les entrepreneurs qui ont façonné Ottawa au cours de ses décennies fondatrices.

Alonzo Wright (1825-1894) Section 48, Lot 29



Né le 26 février 1825 à Wright's Town, aujourd'hui Gatineau, au Québec, Alonzo Wright voit le jour au sein de l'une des familles les plus influentes de la région d'Ottawa-Gatineau. Il est le petit-fils de Philemon Wright, le patriarche dont la colonie et les activités forestières ont jeté les bases de l'établissement européen permanent au nord de la rivière des Outaouais. Si Bytown s'est développée grâce au canal et à la présence militaire, Wright's Town a prospéré grâce au commerce du bois. Alonzo Wright hérite à la fois des possibilités et des responsabilités associées à cet héritage.

Wright se lance dans le commerce du bois sur la rive est de la rivière Gatineau, près des rapides Farmer, où il administre de vastes terres héritées de son père, Tiberius Wright. Ces propriétés le placent au cœur de l'une des plus importantes économies fondées sur les ressources naturelles de l'Amérique du Nord britannique.

Au milieu du XIXe siècle, le bois provenant de la vallée de la Gatineau alimente les chantiers navals impériaux, les périodes de forte croissance dans le secteur de la construction et les marchés internationaux. Wright ne se contente pas de participer à cette économie : il contribue à la diriger.

Son mariage avec Mary Sparks, en 1848, renforce davantage sa position au sein des réseaux de l'élite régionale. Mary est la fille aînée de Nicholas Sparks, l'un des principaux propriétaires fonciers de Bytown et une figure centrale des premières années de développement de la communauté.

Cette union relie, tant sur le plan symbolique que pratique, les familles fondatrices de Wright's Town et de Bytown. Elle consolide l'interdépendance des deux communautés bien avant qu'Ottawa ne devienne la capitale nationale.

L'influence de Wright dépasse largement le monde des affaires. En 1863, il est élu à l'Assemblée législative du Bas-Canada comme représentant du comté d'Ottawa. Son mandat coïncide avec une période de profondes transformations politiques, alors que les débats sur la gouvernance, la représentation et l'union redéfinissent l'Amérique du Nord britannique. Il conserve son siège jusqu'à la Confédération, en 1867, devenant à la fois témoin et acteur de la transition d'une colonie vers un nouveau pays.

Après la Confédération, Wright continue d'occuper une place dominante dans la vie publique de la région de la Gatineau. De 1867 à 1891, il est largement et affectueusement surnommé « le roi de la Gatineau ». Ce titre témoigne de bien plus que de sa popularité : il reconnaît l'étendue de son influence économique, de son autorité politique et de son pouvoir personnel dans la vallée de l'Outaouais et ailleurs au pays.

À une époque où le capital industriel et le pouvoir politique sont étroitement liés, Wright incarne les deux.



Alonzo Wright meurt le 7 janvier 1894, mettant fin à un chapitre marqué par la colonisation, l'expansion industrielle et l'édification du pays. Son inhumation au cimetière Beechwood le place parmi les bâtisseurs de la région d'Ottawa-Gatineau, ces personnes dont les décisions ont façonné les paysages, les économies et les institutions des deux côtés de la rivière des Outaouais.

Philip Nairn Thompson (1817-1887) - Section 34, Lot 14

Né en 1817 à Newcastle upon Tyne, en Angleterre, Philip Nairn Thompson devient l'un des premiers entrepreneurs industriels à contribuer à la transformation de Bytown, qui passe d'une colonie pionnière à un centre manufacturier diversifié. Après avoir émigré avec sa famille à Champlain, dans l'État de New York, Thompson se dirige vers le nord en 1838. Il arrive à Bytown à une époque où les possibilités favorisent ceux qui sont prêts à investir des capitaux, des compétences et une vision à long terme.

Thompson se lance dans le commerce de la farine alors que l'économie de Bytown dépend encore largement du commerce du bois et de l'approvisionnement militaire. Plutôt que d'évoluer en marge de ce système, il contribue à son expansion. Reconnaisant les avantages stratégiques de l'énergie hydraulique et de la proximité des matières premières, il construit des moulins à farine et des scieries qui deviennent connus localement sous le nom de moulins Thompson. Ces installations le placent parmi les premiers exploitants industriels d'envergure de la ville.

En 1853, Thompson a mis sur pied l'un des complexes de moulins les plus diversifiés et les mieux intégrés de la région. Sa scierie peut à elle seule traiter 40 000 billes de bois, une capacité industrielle qui témoigne de la commercialisation rapide des ressources forestières de la vallée de l'Outaouais. À cette exploitation s'ajoutent des moulins à farine et à gruau, un atelier de cardage et d'apprêt des étoffes ainsi qu'une manufacture de lainages. Il s'agit d'un portefeuille exceptionnellement diversifié pour le Bytown du milieu du XIXe siècle. Ensemble, ces entreprises témoignent du passage d'une économie fondée sur l'extraction d'une seule ressource vers une production manufacturière à valeur ajoutée.

Thompson exploite ses moulins jusqu'en 1860, année où il les vend à trois des industriels les plus influents de l'époque : Erskine Henry Bronson, Alonzo Wright MacKay et J. R. Booth. Le transfert des moulins Thompson à ces trois hommes souligne leur importance stratégique dans l'économie régionale. Il confirme également le rôle de Thompson comme bâtisseur plutôt que comme simple exploitant : un entrepreneur ayant créé des entreprises capables d'orienter la prochaine phase de croissance industrielle.

Au-delà du secteur manufacturier, Thompson joue un rôle important dans la vie commerciale de la communauté. Il agit comme administrateur local de la Banque de commerce, ce qui témoigne de la confiance que lui accorde l'élite commerciale de Bytown. Il détient également de vastes concessions forestières le long de la rivière Gatineau, consolidant ainsi sa position au carrefour de la finance, de la fabrication et de l'exploitation des ressources naturelles.

Philip Nairn Thompson meurt en 1887, laissant un héritage fondé sur les infrastructures plutôt que sur la politique. Contrairement aux maires et aux parlementaires, son influence se mesure par les moulins qu'il a construits, les industries qu'il a lancées et la capacité économique qu'il a créée.

Son inhumation au cimetière Beechwood le place parmi les architectes industriels d'Ottawa, ces personnes dont les entreprises ont jeté les bases de l'émergence d'une ville qui allait devenir bien plus qu'une ville du canal ou un camp forestier.



James Skead (1817-1884) - Section 49, Lot 11

Né le 31 décembre 1817 près de Moresby, en Cumbria, en Angleterre, James Skead appartient à la première génération de dirigeants industriels ayant transformé Bytown, qui est passée d'une colonie pionnière à un centre économique interrelié. Après avoir fait ses études en Angleterre, Skead émigre au Bas-Canada en 1829 avec son père veuf et ses deux frères. En 1832, la famille s'établit à Bytown, aux portes de l'une des économies fondées sur les ressources naturelles connaissant la croissance la plus rapide en Amérique du Nord britannique.



En 1838, la famille Skead ouvre une entreprise de fabrication de traîneaux, de wagons et de charrettes près des chutes de la Chaudière. Elle répond ainsi aux besoins en transport d'une ville dépendante du commerce du bois, de la construction et des déplacements saisonniers. Cette première entreprise témoigne d'une compréhension concrète des besoins de Bytown en matière d'infrastructures. Elle permet également à Skead d'acquérir l'expérience technique et administrative qui soutiendra ses succès futurs.

Skead se lance dans le commerce du bois en 1842 et établit ses activités le long de la rivière Madawaska. Son entreprise prend rapidement de l'expansion. En 1844, il devient l'un des membres fondateurs de la Madawaska River Improvement Company, une association réunissant d'importants producteurs de bois de Bytown afin d'améliorer la navigation fluviale et le transport des billes. Son expertise dans la construction de glissoires à bois est rapidement reconnue. Il obtient alors le contrat de construction d'une glissoire sur la rivière des Outaouais, à Bytown, une infrastructure essentielle à l'industrie forestière de la région.

À partir de ces premières activités, les intérêts forestiers de Skead s'étendent aux forêts situées le long de la rivière Mississippi. Cette expansion consolide sa position parmi les exploitants les plus compétents sur le plan technique et les plus diversifiés géographiquement de la vallée de l'Outaouais. Son travail montre comment l'ingénierie, les capitaux et la coordination, plutôt que la seule extraction des ressources, en sont venus à définir l'industrie forestière du milieu du XIXe siècle.

Le succès commercial de Skead est suivi d'une carrière publique. Il est élu au conseil municipal d'Ottawa en 1861, puis, l'année suivante, au Conseil législatif de la Province du Canada comme représentant de la division de Rideau. Lors de la Confédération, en 1867, il est nommé au Sénat du Canada, étendant ainsi son influence des affaires municipales et provinciales à la scène nationale.

En 1871, Skead construit une grande scierie à vapeur sur la rivière des Outaouais, au belvédère Kitchissippi. La communauté industrielle qui se développe autour de cette scierie devient connue sous le nom de Skead's Mills. Elle correspond aujourd'hui au quartier Westboro d'Ottawa et constitue un exemple concret de la manière dont l'entreprise privée a façonné la géographie urbaine de la ville.

Les intérêts de Skead sont particulièrement diversifiés. Il contribue à la promotion de l'Upper Ottawa Steamboat Company, dont il devient plus tard président, et investit massivement dans le transport ferroviaire. Il occupe notamment les fonctions de vice-président de la Canada Central Railway et de la Montreal and City of Ottawa Junction Railway. Il est également président de l'Ottawa Agricultural Insurance Company, de l'Ontario Fruit Growers' Association, de la Chambre de commerce d'Ottawa et de la Chambre de commerce du Dominion. Ces fonctions témoignent de l'étendue de son leadership économique et civique.



Sur le plan politique, Skead participe activement à l'organisation du mouvement conservateur. Il est président de l'Ottawa Liberal-Conservative Association et préside le congrès libéral-conservateur tenu à Toronto le 23 septembre 1874. Il dirige également l'Agricultural and Arts Association of Ontario, établissant ainsi un lien entre le progrès industriel et le développement agricole et culturel.

En janvier 1881, des difficultés financières obligent Skead à démissionner du Sénat, rappelant l'instabilité inhérente aux entreprises du XIXe siècle.

Il est rappelé au Sénat plus tard la même année et y siège jusqu'à son décès. James Skead meurt le 5 juillet 1884 des suites de complications liées à une blessure au poumon subie lors d'une chute de voiture deux ans auparavant.



Chauncey Ward Bangs (1814-1892) - Section 50, Lot 24

Né le 19 janvier 1814 à Stanstead, au Bas-Canada, Chauncey Ward Bangs représente un volet différent, mais tout aussi essentiel, de l'histoire de Bytown : l'essor des métiers spécialisés, de la petite industrie manufacturière et du leadership municipal qui ont accompagné la ville vers sa maturité. Bien avant qu'Ottawa ne se définisse par ses grandes institutions, elle dépendait de commerçants et d'artisans qui répondaient aux besoins de la vie quotidienne et gagnaient la confiance du public par leur fiabilité et leur sens du service.



Bangs commence à travailler dès son jeune âge comme chapelier et fourreur aux côtés de son père. Il maîtrise ainsi un métier alliant savoir-faire artisanal et sens du commerce. En 1847, il s'installe à Bytown et ouvre sa propre entreprise au 34, rue Sussex.

Établi dans l'un des secteurs commerciaux les plus actifs de la ville, Bangs sert une population croissante composée de travailleurs, de fonctionnaires et de commerçants ayant besoin de produits durables adaptés au climat nordique.

Son succès témoigne à la fois de ses compétences techniques et de sa capacité à s'adapter aux besoins changeants d'une communauté en pleine urbanisation.

Alors que Bytown devient Ottawa, Bangs passe naturellement du commerce au service public. En 1870, il est élu conseiller municipal du quartier Wellington, une circonscription marquée par ses quartiers ouvriers, le commerce fluvial et les premières activités industrielles. Son élection témoigne de la confiance accordée à un homme d'affaires dont la réputation s'est bâtie au sein de la communauté plutôt que sur une fortune héritée ou des investissements spéculatifs.

En 1878, Bangs est élu maire d'Ottawa. Il entre en fonction à une époque où la ville cherche à concilier ses origines forestières avec son rôle croissant de capitale nationale. Son mandat repose sur les principes d'une gouvernance pragmatique, notamment l'attention accordée aux services municipaux, à la stabilité commerciale et à l'ordre public, alors qu'Ottawa consolide son identité urbaine.

Les intérêts de Bangs ne se limitent pas au commerce de détail et à la politique. En 1867, l'année de la Confédération, il fonde la Buckingham Manufacturing et en devient le président. Active dans le secteur forestier, l'entreprise permet à Bangs d'étendre son influence à l'économie industrielle qui continue de soutenir Ottawa et les régions environnantes. Cette double participation au commerce et à la production fondée sur les ressources naturelles illustre le caractère interrelié du leadership économique au XIXe siècle.

Chauncey Ward Bangs meurt le 21 mars 1892, au terme d'une carrière reliant l'artisanat, le commerce, l'industrie et le leadership municipal. Son inhumation au cimetière Beechwood le place parmi les maires, les commerçants et les bâtisseurs qui ont guidé Ottawa pendant sa transition de Bytown vers une capitale nationale.



George William Baker (1790-1862) - Section 50, Lot 44

Né à Dublin, en Irlande, en 1790, George William Baker incarne la rencontre entre le service impérial et le leadership civique qui caractérise les premières années de Bytown. Décrit par ses contemporains comme « un homme aux compétences variées, doté d'une vaste érudition et d'une grande vigueur intellectuelle », Baker mène une vie reliant les conflits internationaux à la gouvernance locale, à un moment déterminant de l'histoire du Canada.

À près de 16 ans, Baker entre dans l'armée britannique comme cadet. Il est ensuite promu lieutenant, puis capitaine au sein de la 3^e batterie du Régiment royal d'artillerie. Son service se déroule dans le contexte des guerres napoléoniennes, alors que la Grande-Bretagne concentre ses ressources sur la lutte contre Napoléon Bonaparte en Europe tout en défendant ses colonies nord-américaines pendant la guerre de 1812.

La batterie de Baker participe à la malheureuse expédition de Walcheren, menée aux Pays-Bas de 1809 à 1810. Elle est ensuite affectée aux forteresses navales stratégiques de Gibraltar, de 1810 à 1812, et de Malte, de 1812 à 1814. Après la fin des hostilités et la victoire britannique, Baker poursuit son service à l'étranger. Promu capitaine, il est affecté à la forteresse de Trincomalee, à Ceylan, de 1826 à 1829.

Après avoir pris sa retraite de l'armée en 1832, le capitaine Baker émigre dans le Haut-Canada avec ses sept enfants. Deux ans plus tard, à l'âge de 44 ans, il est nommé maître de poste de Bytown, une fonction qu'il occupe de 1834 à 1857. Dans une communauté encore caractérisée par une population transitoire, les camps forestiers et la supervision militaire, le bureau de poste constitue une institution civique stabilisatrice qui relie Bytown à l'administration coloniale et au reste du monde. L'engagement de Baker envers la vie publique s'approfondit à mesure que la ville se développe. Il est préfet du canton de Nepean de 1842 à 1844 et représente Nepean au conseil du district de Dalhousie de 1842 à 1850.

Il participe activement aux sociétés agricoles régionales durant les années 1840 et 1850, investit dans la Bytown and Prescott Railroad Company et siège au conseil d'administration de la Mutual Fire Insurance Company du district de Bathurst. Ces fonctions témoignent de son engagement envers le développement économique et institutionnel de Bytown. Baker contribue également à la vie sociale et culturelle de la ville. En 1849, il fonde le Bytown Cricket Club, dont les parties sont disputées sur les pelouses de la colline des Casernes, un terrain qui accueillera plus tard les édifices du Parlement du Canada. Cette initiative témoigne de sa volonté de transposer la culture civique britannique dans un milieu pionnier encore rudimentaire.

Son rôle le plus exigeant est toutefois celui de magistrat de police principal pendant la guerre des Shiners, de 1835 à 1845. Cette période de violence prolongée est marquée par des bandes armées qui terrorisent les bûcherons canadiens-français et la population. Avec à peine 3 000 habitants, Bytown peine à contenir cette violence qui menace sa légitimité. Baker devient alors une figure centrale de la vie civique et demande à plusieurs reprises au gouverneur colonial de fournir une aide militaire. « Des familles entières de citoyens pacifiques sont contraintes d'abandonner la ville », écrit-il, prévenant que seules des patrouilles armées pourraient rétablir l'ordre.

Devant l'absence d'un soutien officiel, Baker participe à la création de l'Association pour la préservation de la paix publique. Celle-ci mobilise près de 200 constables volontaires, dont plusieurs proviennent des milices locales, afin de patrouiller les rues. Baker joue également un rôle de premier plan dans le mouvement visant à constituer Bytown en municipalité et à lui donner son propre service de police à la fin des années 1840. Cette initiative marque une étape déterminante vers l'établissement d'une gouvernance civile.

George William Baker meurt en 1862 après s'être retiré sur sa ferme, Woodroffe, dans le canton de Nepean. Son inhumation au cimetière Beechwood le place parmi les militaires devenus administrateurs et les bâtisseurs civiques dont les efforts ont apporté ordre, institutions et continuité à une ville pionnière marquée par l'instabilité.



William Brown Bradley (c.1768-1850) - Section 25, Lot 52N

La vie de William Brown Bradley a été profondément marquée par la révolution, l'exil et les guerres impériales. Décrit au moment de son décès à Bytown comme « non seulement un officier courageux, mais aussi un colon méritant », Bradley incarne la tradition loyaliste et militaire qui a soutenu les premières années de colonisation et de gouvernance à Bytown et dans le comté de Carleton.

Bradley naît dans les Treize Colonies, sur l'île Whitemarsh, près de Savannah, en Géorgie, pendant les années mouvementées qui précèdent la guerre d'Indépendance américaine. Ses parents tentent de préserver leur plantation malgré les bouleversements politiques, tout en élevant William, son frère jumeau et leur sœur.

Lorsque son père, employé par le Commissariat de l'armée britannique, meurt pendant la guerre, la situation de la famille change de nouveau. En 1781, sa mère épouse John Jenkins, lieutenant au sein des New Jersey Volunteers. Cette union apporte à la famille une certaine stabilité et renoue ses liens avec le milieu militaire. La fin de la Révolution entraîne l'exil. Comme des milliers de Loyalistes, les membres de la famille sont forcés de quitter les nouveaux États-Unis et s'établissent au Nouveau-Brunswick. Jenkins y fonde une ferme et un domaine près de Fredericton. Quatre autres enfants y voient le jour, et la famille reconstruit sa vie comme colons pionniers sous la Couronne britannique.

En 1793, la crainte d'une nouvelle agression américaine, aggravée par l'attention que la Grande-Bretagne accorde aux guerres napoléoniennes, pousse Jenkins et Bradley à rejoindre la milice du King's New Brunswick Regiment. Bradley sert ensuite dans d'autres régiments et gravit progressivement les échelons, passant du grade d'enseigne à celui de capitaine au sein du 104e Régiment d'infanterie. Il sert dans cette unité aux côtés de l'un de ses demi-frères.

Le capitaine Bradley commande une compagnie du 104e Régiment lorsque les États-Unis déclarent la guerre à la Grande-Bretagne en 1812 et envahissent le Haut-Canada. En 1813, devant la menace de nouvelles offensives américaines, le gouverneur en chef, sir George Prevost, ordonne le redéploiement exceptionnel de l'ensemble du régiment. Six compagnies du 104e Régiment, dont celle de Bradley, entreprennent une marche hivernale devenue légendaire. Elles parcourent 1 125 kilomètres de Fredericton à Québec, puis jusqu'à Kingston. Pendant 52 jours, en février et en mars, 554 hommes transportent du matériel dans la neige profonde et le froid extrême. Cette marche constitue l'un des exploits logistiques les plus remarquables de la guerre de 1812.

Bien qu'une grande partie du régiment soit affectée à des fonctions de garnison à Kingston, Bradley participe également à des combats. Une notice nécrologique de l'époque souligne sa participation au raid du 29 mai 1813 contre le chantier naval américain de Sackets Harbor, au cours duquel sa compagnie subit des pertes. Il prend aussi part à la victoire britannique lors de la bataille de Beaver Dams, le 24 juin 1813, où près de 1 000 soldats américains se rendent. Il participe ensuite à l'assaut coûteux contre le fort Érié, le 15 août 1814, au cours duquel son unité subit de nouvelles pertes.

Après la défaite de Napoléon et la fin de la guerre de 1812, la Grande-Bretagne réduit rapidement ses effectifs militaires. Le 104e Régiment est dissous et le capitaine Bradley, alors âgé de 46 ans, prend sa retraite avec une demi-solde et s'établit près de Montréal. Au début des années 1820, la famille se déplace une fois de plus vers l'ouest, cette fois dans la région de Bytown. Bradley reçoit alors de nouvelles concessions de terres dans les cantons de March et de Huntley ainsi que le long de la rivière Rideau.

Dans la vie civile, Bradley continue d'exercer un important leadership. Il sert comme lieutenant-colonel de la 1re milice de Carleton et comme juge de paix, contribuant à l'administration du nouveau district judiciaire de March et de Huntley. Les colons se souviennent de lui comme d'un homme « généreux, bienveillant et serviable ». Avec ses fils, il exploite un moulin à carder la laine, un moulin à bardeaux et une ferme polyvalente. Ces entreprises soutiennent l'économie locale en pleine croissance et témoignent de la transition entre la vie militaire et la vie agricole.

William Brown Bradley meurt le 2 octobre 1850. Il est d'abord inhumé au cimetière de la Côte-de-Sable aux côtés de son fils, Edward Sands Bradley, décédé en 1836. Lorsque ce lieu de sépulture ferme ses portes, les dépouilles de huit membres de la famille Bradley sont réinhumées au cimetière Beechwood en 1876, assurant ainsi la présence durable de la famille dans le paysage commémoratif d'Ottawa.

John Burrows (Honey) (1789-1848) - Section 50, Lots 6 SW

Une pierre tombale du cimetière Beechwood porte un hommage d'une ampleur inhabituelle : « Homme honorable, dirigeant civique et religieux, ingénieur royal et surintendant du canal Rideau. Venu d'Angleterre dans les régions sauvages du Haut-Canada en 1816. » Peu d'épithètes résument une vie avec autant de justesse. L'homme ainsi commémoré, John Burrows, compte parmi les bâtisseurs les plus importants, mais aussi les plus discrets, des premières années de Bytown.

Né près de Plymouth, en Angleterre, le 1er mai 1789, il est baptisé sous le nom de John Burrows Honey avant d'adopter plus tard le nom de famille de sa mère. Les raisons de ce changement demeurent incertaines, bien que certains de ses contemporains aient laissé entendre que ses associations politiques en Angleterre auraient rendu prudentes son émigration et l'adoption d'un nouveau nom. Formé comme ingénieur civil et membre de la milice, Burrows possède une rare combinaison de compétences techniques, de discipline et de talent artistique qui définira sa carrière au Canada.



Burrows arrive pour la première fois dans le Haut-Canada en 1816. Il s'établit brièvement dans le canton de Nepean, le long de la rivière des Outaouais, avant de retourner en Angleterre. En 1818, il revient définitivement avec son épouse et son frère. Il acquiert des terres près de la jonction des rivières Rideau et des Outaouais, alors une région sauvage et isolée appelée à connaître une transformation stratégique.

Cette transformation survient rapidement après la guerre de 1812, lorsque les autorités britanniques reconnaissent les risques associés à l'utilisation exclusive du fleuve Saint-Laurent pour le transport militaire. La solution est le canal Rideau, une voie navigable militaire de 240 kilomètres reliant Kingston à la rivière des Outaouais. Réalisé par le Corps royal du génie sous la direction de John By, le projet nécessite la construction de 47 écluses, ainsi que de barrages et de canaux permettant de franchir les rapides et de surmonter les différences d'élévation.

Burrows est embauché par le Corps royal du génie comme arpenteur et surveillant des travaux. Ses responsabilités sont considérables : arpenter les tracés, mesurer la profondeur de l'eau, repérer les pierres convenant à la maçonnerie et à la production de chaux, puis superviser les travaux liés au bois et aux ouvrages hydrauliques.

En 1827, il participe à une difficile expédition de reconnaissance avec des officiers, l'entrepreneur Thomas McKay et le responsable des travaux John Mactaggart. Le groupe voyage en canot à travers les marécages et les régions sauvages. Dans son journal, Burrows décrit des journées marquées par des pluies incessantes, l'épuisement, la faim et les attaques constantes des moustiques. Ces conditions éprouvantes auront des conséquences durables sur la santé des hommes ayant participé à l'expédition.

L'héritage technique de Burrows est indissociable de son héritage artistique. Dessinateur et aquarelliste talentueux, il réalise certains des premiers témoignages visuels de la région d'Ottawa.

Ses dessins des ponts des chutes de la Chaudière, réalisés entre 1827 et 1830, ainsi que ses représentations des améliorations apportées au transport du bois et des travaux du canal, constituent des documents fondamentaux de l'histoire du génie au Canada.

L'un de ses dessins est plus tard reproduit dans *Three Years in Canada* de Mactaggart, publié en 1829, ainsi que dans *The British Dominion in North America* de Joseph Bouchette, publié en 1831. Ces publications permettent aux lecteurs britanniques de découvrir la nouvelle communauté coloniale qui deviendra la capitale du Canada.



Ironiquement, Burrows avait acheté en 1823 les terres sur lesquelles les écluses du canal seraient finalement construites, mais il les avait vendues avant que leur emplacement précis ne soit déterminé. Leur propriétaire suivant, Nicholas Sparks, en retire des profits considérables. Cet épisode rappelle que les contributions de Burrows se mesurent davantage par le service public que par l'enrichissement personnel.

Lorsque le canal ouvre en 1832, Burrows demeure au service du ministère responsable de son exploitation et en devient éventuellement le surintendant. Bien que l'importance économique du canal soit plus tard éclipsée par les chemins de fer, celui-ci traverse les époques et survit même à des propositions visant à le combler. Aujourd'hui reconnu comme un site du patrimoine mondial de l'UNESCO, le canal Rideau témoigne de la vision et de la persévérance de ses bâtisseurs.

L'engagement de Burrows envers Bytown dépasse largement le domaine de l'ingénierie. Nommé conseiller municipal par le colonel By, il exerce également les fonctions de juge de paix pendant les premières années mouvementées de la communauté.

Méthodiste profondément croyant, il finance personnellement la construction de la première église de Bytown. Lorsque celle-ci est détruite par un incendie, il ouvre sa propre résidence pour qu'elle serve temporairement de chapelle jusqu'à la construction d'un nouveau lieu de culte. Ce geste consolide sa réputation de dirigeant civique et religieux.

Malgré une santé déclinante, John Burrows continue de travailler pour le canal jusqu'à son décès, survenu à Kingston le 27 juillet 1848. *The Packet*, le journal de Bytown, salue alors la mémoire de « l'un des premiers habitants de Bytown » et précise que ses funérailles sont ouvertes à toute la population, signe du profond respect que lui porte la communauté. D'abord inhumée à Hull, sa dépouille est transférée au cimetière Beechwood en 1882, le ramenant ainsi au sein de la communauté qu'il avait contribué à bâtir.

Moss Kent Dickinson (1822-1897) - Section 22, Lot 57

Né le 1er juin 1822 à Denmark, dans l'État de New York, Moss Kent Dickinson incarne l'énergie entrepreneuriale qui a transformé Bytown en un centre commercial régional, puis en capitale du Canada. Fils d'un propriétaire de navires et de diligences, Dickinson grandit dans le monde du transport et de la logistique le long du corridor du Saint-Laurent. Cette expérience formatrice orientera l'ensemble de sa carrière.

Les navires de son père font escale dans les ports situés entre Montréal et Prescott, notamment à Dickinson's Landing, une communauté qui sera plus tard submergée lors de l'aménagement de la Voie maritime du Saint-Laurent dans les années 1950. La tragédie frappe rapidement la famille. Lorsque Moss Kent Dickinson a 10 ans, son père meurt du choléra. Après avoir fréquenté des écoles à Prescott et à Cornwall, le jeune Dickinson entre sur le marché du travail sous la supervision de l'un des associés commerciaux de son père. Il acquiert ainsi une expérience directe du commerce, du transport maritime et de la finance.

En 1842, à seulement 20 ans, Dickinson fait l'acquisition de son premier bateau à vapeur et de sa première barge. Il commence à transporter des produits agricoles et du bois sur le canal Rideau, la rivière des Outaouais et le fleuve Saint-Laurent, des voies navigables essentielles à l'économie du milieu du XIXe siècle dans l'est du Canada. Ses activités prennent rapidement de l'expansion. En moins de 20 ans, Dickinson dirige une flotte composée de 11 bateaux à vapeur, de 55 barges et de nombreux remorqueurs. Il devient ainsi l'un des plus importants exploitants privés dans le secteur du transport de la région.

Vers 1850, Dickinson s'établit à Bytown, où il diversifie ses activités au-delà du transport maritime. L'un de ses partenariats les plus importants est celui qu'il établit avec Joseph Merrill Currier, industriel et futur fondateur du cimetière Beechwood. Ensemble, ils construisent des scieries et des moulins à farine sur Long Island, dans la rivière Rideau. Ces installations favorisent la création du village de Manotick en établissant une base pour le peuplement, l'emploi et le commerce dans une région jusqu'alors faiblement peuplée.

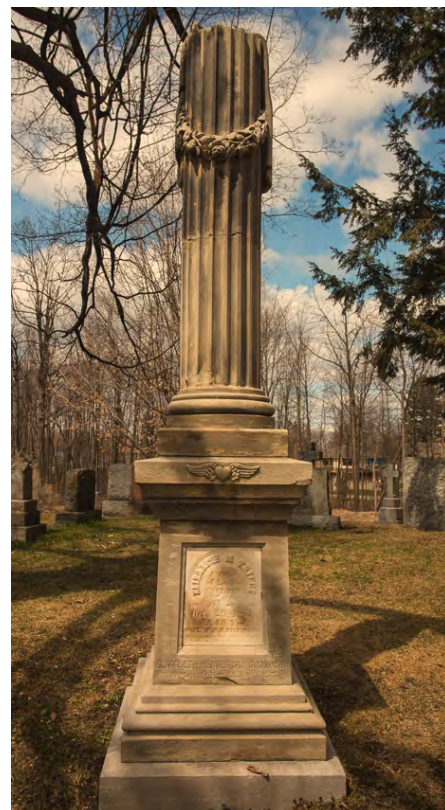
En 1863, Dickinson devient l'unique propriétaire des moulins de Long Island et agrandit considérablement leurs activités. Il ajoute des ateliers de cardage de la laine et d'apprêt des étoffes, ainsi que des ateliers produisant des meubles, des wagons et des traîneaux. Sous sa direction, Manotick devient un village industriel autonome comptant environ 400 habitants. Son développement constitue un exemple remarquable de la manière dont l'entreprise privée a façonné les communautés rurales de la vallée de l'Outaouais.

Avant de s'installer définitivement à Manotick en 1870, Dickinson participe activement à la vie civique d'Ottawa. Il occupe la fonction de maire de 1864 à 1866, pendant une période déterminante où Ottawa consolide son rôle de capitale de la Province du Canada, puis du nouveau Dominion. Son mandat est marqué par une approche pragmatique de la gouvernance, inspirée du monde des affaires et axée sur les infrastructures, le commerce et la croissance.

Ami de longue date de John A. Macdonald, Dickinson poursuit également son engagement politique sur la scène fédérale. En 1882, il est élu député. Il choisit de ne pas se présenter aux élections suivantes, puis est défait lorsqu'il revient plus tard dans l'arène politique. Cette défaite marque la fin plus discrète de sa carrière publique.

Moss Kent Dickinson meurt à Manotick le 19 juillet 1897. Son inhumation au cimetière Beechwood le place parmi les bâtisseurs d'Ottawa, ces hommes dont l'influence se mesure non seulement aux fonctions qu'ils ont occupées, mais aussi aux voies navigables qu'ils ont parcourues, aux industries qu'ils ont établies et aux communautés qu'ils ont contribué à créer.

Dans le cadre de la série de biographies consacrée au bicentenaire de Bytown, la vie de Dickinson met en lumière une réalité fondamentale de l'essor d'Ottawa : la capitale a été façonnée autant par les navires, les moulins et les routes commerciales que par la politique. Elle est aussi l'œuvre d'entrepreneurs qui comprenaient que le transport, la fabrication et le peuplement étaient indissociables.



Captain James Forsyth (1806–1872) - Section 29, Lot 50

Né à Aberdeen, en Écosse, le 25 juin 1806, James Forsyth représente le soldat professionnel devenu colon dont le service constant a contribué à assurer la continuité militaire dans les premières années de Bytown. Bien que l'on sache peu de choses sur sa jeunesse, son dossier témoigne de sa discipline, de sa fiabilité et de sa progression régulière, des qualités qui lui vaudront un respect durable au sein de la tradition de la milice d'Ottawa.

Forsyth s'inscrit dans le Régiment royal d'artillerie le 30 novembre 1822, à seulement 17 ans. Sa profession civile est simplement indiquée comme étant celle de journalier, ce qui souligne les possibilités d'avancement social que pouvait offrir le service militaire. Il sert sans interruption au sein du régiment pendant près de 24 ans et atteint le grade supérieur de sous-officier de sergent de compagnie avant d'être libéré le 31 mars 1846. Durant cette période, Forsyth passe 14 années à l'étranger, dont près de huit en Amérique du Nord britannique. Il est notamment en service à Montréal en 1841.

En 1837, Forsyth épouse Mary Macpherson à Lewisham, à Londres. Née en Angleterre en 1812, Mary l'accompagne au Canada, où le couple élève au moins six enfants, tous nés pendant les années de service militaire et d'établissement de Forsyth. Lorsque celui-ci quitte l'armée régulière, les racines canadiennes de la famille sont déjà solidement établies.

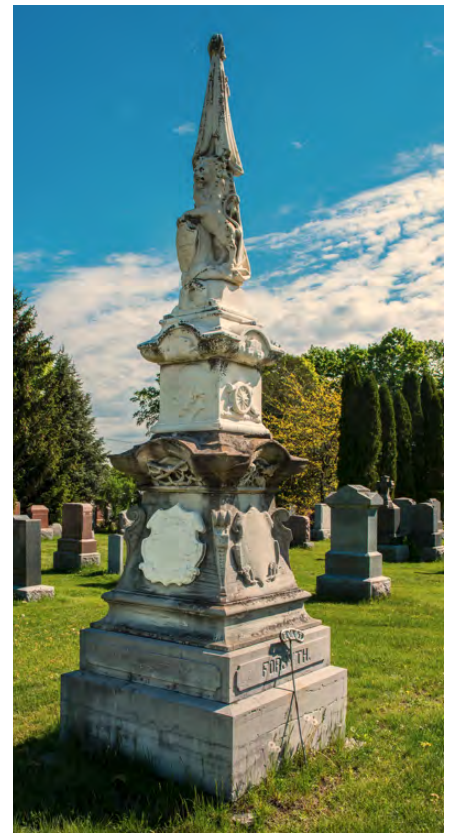
En 1851, Forsyth s'est établi définitivement à Bytown et a réussi sa transition vers la vie civile. Les registres du recensement décrivent un ménage modeste, mais stable : une maison à ossature de bois d'un étage, un cheval, une vache et deux porcs. Dans une ville en pleine croissance, ces biens témoignent d'une certaine sécurité et d'une autonomie matérielle. Forsyth travaille comme huissier, une fonction qui correspond naturellement à son expérience en matière de discipline et d'administration.

En 1855, Forsyth rejoint le Bureau de l'artillerie comme commis, renouant ainsi avec l'administration militaire au moment même où le système de milice du Canada est en cours de réorganisation. La même année, la Loi sur la milice entre en vigueur. John Baillie Turner entreprend alors de créer une nouvelle unité d'artillerie à Ottawa, qui deviendra la Batterie de campagne d'Ottawa.

À mesure que des officiers démissionnent ou sont mutés, l'expérience de Forsyth devient indispensable. Il reçoit sa commission et est nommé adjudant de l'unité. Ce passage du statut de simple soldat à celui d'officier commissionné est peu courant et témoigne d'un avancement fondé sur le mérite plutôt que sur les relations personnelles. Au moment des raids fénians de 1866, Forsyth a été promu au grade de capitaine. La Batterie de campagne d'Ottawa est alors déployée à Cornwall, qui est considérée comme directement menacée, et demeure en état d'alerte pendant toute la crise.

Le capitaine James Forsyth meurt à Ottawa le 2 septembre 1872. Comme de nombreuses personnes inhumées pendant cette période, il est d'abord enterré au cimetière de la Côte-de-Sable, puis réinhumé dans la section 29 du cimetière Beechwood. Il repose aux côtés de deux de ses fils, George et William, décédés avant lui.

L'héritage de Forsyth à Beechwood est unique. Érigé dans les années 1870 et financé par les membres de la 2e Batterie de campagne d'Ottawa, le monument Forsyth est le tout premier monument construit au cimetière Beechwood. Sa statue en grès sculpté témoigne du respect professionnel et de la mémoire collective entourant un homme dont la compétence discrète a contribué à façonner les premières institutions militaires d'Ottawa.



Captain John Baillie Turner (c.1807-1864) - Section 29, Lot 50 NW

Né vers 1807 à Devizes, dans le Wiltshire, John Baillie Turner mène une vie marquée par les déplacements, la controverse et un engagement indéfectible envers l'organisation militaire. Sa carrière, qui le conduit de l'Europe à Montréal, puis à Bytown, atteint son point culminant avec la création de la première unité d'artillerie moderne d'Ottawa. Il laisse ainsi une empreinte durable sur la tradition de la milice dans la capitale.

Les renseignements sur les premières années de Turner sont rares. Il affirme avoir servi au sein de la Devonshire Yeomanry, puis avoir combattu avec une brigade de mercenaires pendant les guerres carlistes d'Espagne dans les années 1830. Cette expérience a probablement renforcé sa confiance dans l'instruction militaire, la discipline et le commandement. Vers 1842, Turner arrive en Amérique du Nord britannique, où il aurait servi comme vétérinaire militaire auprès du 7^e Régiment de hussards, stationné à Saint-Jean, au Bas-Canada.

Turner s'installe ensuite à Montréal, où il devient rapidement une personnalité publique. Il fonde et dirige brièvement un journal, le *Morning Chronicle*, obtient une commission au sein des Montreal Dragoons et devient grand maître adjoint de la loge montréalaise de l'Ordre d'Orange. En 1846, il est expulsé de l'Ordre à la suite d'accusations de détournement de fonds, accusations qu'il nie avec vigueur. Cet épisode, caractéristique de la vie mouvementée de Turner, ne freine guère ses ambitions.

En janvier 1850, Turner démissionne de sa commission au sein des Montreal Dragoons pour protester contre la décision du gouvernement colonial de révoquer les commissions des officiers de milice ayant appuyé le Manifeste annexionniste. Rédigé à Montréal en 1849 par des conservateurs anglophones, ce manifeste réclame l'annexion du Canada aux États-Unis après l'abolition, par la Grande-Bretagne, des tarifs préférentiels accordés au commerce colonial. Bien que profondément attaché à la culture militaire britannique, Turner comprend les frustrations économiques qui alimentent ce mouvement.

En 1852, Turner s'installe à Bytown, où il renoue rapidement avec le milieu militaire. Lorsque des rumeurs concernant une réforme de la milice commencent à circuler en 1854, il prend les devants. En décembre, il écrit à l'adjudant-général pour lui présenter une proposition détaillée visant la création d'une unité d'artillerie à Ottawa. Il précise les effectifs requis, soit 94 hommes, l'équipement nécessaire, notamment des canons de neuf livres, ainsi que les besoins logistiques, dont au moins 60 chevaux. Avec l'assurance qui le caractérise, il affirme connaître « tout ce qui concerne la formation et le commandement d'une telle unité ».

Un changement au bureau de l'adjudant-général oblige Turner à présenter de nouveau son projet en 1855. Il propose alors une liste d'officiers, parmi lesquels figure James Forsyth, ainsi qu'une composition équilibrée entre membres francophones et anglophones.

Le 27 septembre 1855, à la suite de la nomination de Roderick Matheson au commandement du district de milice no 1, un ordre général autorise la création de la Batterie de campagne de la milice volontaire d'Ottawa. Turner est nommé capitaine. L'unité est installée dans le bâtiment du Commissariat, à côté du canal Rideau, qui abrite aujourd'hui le Musée Bytown. D'importants travaux de rénovation sont réalisés afin d'y aménager des logements pour les hommes, des espaces pour les chevaux, des selleries et des écuries.



Les canons en laiton de six livres de Turner arrivent de Montréal par train en novembre 1855. Le reste de l'équipement, initialement manquant, n'est livré qu'après ses demandes insistantes.

Le premier exercice de tir réel de la Batterie a lieu le jour de Noël 1855, près des chutes de la Chaudière. Les cibles sont traînées sur la surface gelée de la rivière des Outaouais. Six des 16 projectiles atteignent les cibles placées à 450 verges, dont deux en plein centre. Turner considère ces résultats comme une réussite. Ses efforts sont reconnus en novembre 1856, lorsqu'il est promu au grade de major.

Le leadership de Turner dépasse largement l'instruction militaire et le maniement de l'artillerie. En 1857, il fonde la Canada Military Gazette, un hebdomadaire qui ne paraît que brièvement. Il organise également une fanfare et tente d'obtenir les services d'un professeur de musique afin d'assurer la formation de ses membres. Par des sorties, des revues et des bals militaires annuels, il veille à ce que la Batterie occupe une place importante dans la vie civique. En 1860, ces activités sont devenues des rendez-vous incontournables de la société ottavienne, renforçant la visibilité et le prestige public de la milice. John Baillie Turner meurt subitement le 23 mars 1864. Il est d'abord inhumé au cimetière de la Côte-de-Sable. En 1895, sa dépouille est transférée au cimetière Beechwood et placée près de celle de son proche collaborateur James Forsyth, dans la section 29. Les fondateurs de la tradition d'artillerie d'Ottawa sont ainsi réunis dans la mort comme ils l'avaient été dans le service.

Hector McPhail (1789-1885) - Section 14, Lot 53

Né en Écosse en 1789, Hector McPhail appartient au groupe d'artisans spécialisés dont le travail a littéralement contribué à bâtir les premières années de Bytown. Recruté en raison de son expertise, McPhail est amené en Amérique du Nord britannique afin de participer à la construction des écluses en pierre et des ouvrages connexes du canal Rideau, l'un des projets d'ingénierie les plus exigeants du XIX^e siècle.

McPhail est largement reconnu comme un maçon et un constructeur de moulins exceptionnel, deux métiers qui exigent précision, endurance et connaissances pratiques approfondies. En plus de son travail sur le canal, il participe à la construction de nombreux bâtiments en pierre à Bytown et dans les environs. Il contribue ainsi à la permanence et au caractère architectural d'une communauté qui abandonne progressivement les baraques en bois au profit de bâtiments en maçonnerie. On croit également qu'il aurait participé aux premières étapes de la construction des premiers édifices du Parlement, reliant directement son savoir-faire aux fondations matérielles de la présence parlementaire du Canada.

Le 5 juillet 1834, McPhail achète une propriété de 100 acres sur laquelle son épouse, Mary McPhail, et lui construisent une ferme en pierre inspirée du style robuste des écluses du canal Rideau. Ce choix témoigne à la fois de sa fierté professionnelle et de son sens pratique. La maison est conçue pour résister aux hivers rigoureux et au passage du temps. La ferme devient non seulement un moyen de subsistance, mais aussi une propriété familiale représentative de la résilience et de l'autonomie des pionniers.

La propriété McPhail demeure entre les mains de la famille pendant près de 40 ans. Le 28 janvier 1873, Joseph Merrill Currier l'achète au nom de la Beechwood Cemetery Company. Cette transaction marque une étape déterminante dans la création de ce qui deviendra le Cimetière national du Canada.

Les conditions de la vente témoignent notamment du respect accordé à cette famille pionnière. Les descendants de McPhail conservent le droit d'utiliser la maison en bois rond située à l'angle sud-est de la propriété aussi longtemps que son fils Malcolm et l'épouse de celui-ci y habitent. Cette disposition assure une rare continuité de la présence familiale malgré le développement institutionnel du site.

Mary McPhail meurt en 1875. Hector McPhail atteint l'âge remarquable de 96 ans et décède le 22 février 1885. Sa longue vie relie plusieurs époques, de l'Écosse préindustrielle à l'émergence d'une capitale dont les bâtiments en pierre et les institutions civiques prennent progressivement forme.

James Dyson Slater (1813–1876) - Section 48, Lot 1

Né le 10 septembre 1813 à Manchester, en Angleterre, James Dyson Slater appartient à la génération d'ingénieurs professionnels dont l'expertise technique a soutenu la transformation du Canada colonial, qui est passé d'un territoire pionnier à une société organisée. Il émigre avec ses parents en Amérique du Nord britannique en 1830 ou en 1831 et s'établit à quelques kilomètres des chutes du Niagara, dans une région façonnée par l'énergie hydraulique, les canaux et les infrastructures de grande envergure.

Slater reçoit une formation d'ingénieur à une époque où l'enseignement officiel de cette profession commence à peine à se développer. Il acquiert une expérience pratique qui le place rapidement au cœur d'importants travaux publics. De 1841 à 1845, il occupe le poste d'ingénieur adjoint du canal Welland et supervise le tracé ainsi que la construction du tronçon reliant Port Dalhousie à Thorold. Cette affectation lui permet de participer à l'un des projets d'infrastructure les plus ambitieux du Haut-Canada, conçu pour franchir l'escarpement du Niagara et relier le lac Ontario au lac Érié.

En 1845, Slater s'installe à Bytown après avoir été nommé ingénieur adjoint responsable des travaux d'amélioration de la rivière des Outaouais. Ces projets sont essentiels à l'industrie forestière et au réseau de transport de la région. Ils comprennent la construction de barrages, de glissoires à bois, de ponts et de routes le long du réseau fluvial. Le travail de Slater le place au cœur des activités de la vallée de l'Outaouais, où les solutions techniques influencent directement le peuplement, le commerce et la sécurité.

Reconnu pour ses compétences techniques, Slater est nommé arpenteur-géomètre provincial au printemps 1849. Il exerce cette profession jusqu'en 1858 et contribue à la subdivision méthodique, à l'évaluation et à l'aménagement des terres pendant une période de croissance rapide autour de la future capitale. À cette époque, l'arpentage, l'ingénierie et l'administration sont des professions étroitement liées, et Slater passe avec aisance de l'une à l'autre.

En 1858, Slater atteint l'étape la plus importante de sa carrière lorsqu'il est nommé surintendant du canal Rideau, une fonction qu'il occupe jusqu'en 1872. Construit à l'origine à des fins de défense militaire après la guerre de 1812, le canal est alors devenu une voie commerciale et un corridor de transport essentiels. À titre de surintendant, Slater est responsable de son entretien, de son exploitation et de son adaptation à une époque où les chemins de fer remettent de plus en plus en question son rôle économique. La durée de son mandat témoigne à la fois de ses compétences administratives et de la confiance que lui accordent les institutions.

L'intégration de Slater à la vie civique et sociale de Bytown est renforcée en 1847 lorsqu'il épouse Esther Sparks, la plus jeune fille de Nicholas et Sarah Sparks. Bien que ce lien avec une famille influente puisse expliquer l'attribution de son nom à la rue Slater, son service public constitue une justification plus importante. De 1863 à 1870, Slater préside le conseil des écoles publiques d'Ottawa, démontrant un engagement durable envers l'éducation et l'amélioration de la vie civique à une étape déterminante du développement de la ville.

James Dyson Slater meurt le 24 octobre 1876. Son inhumation au cimetière Beechwood le place parmi les ingénieurs, les administrateurs et les dirigeants civiques dont le travail, souvent invisible, a permis à Ottawa de devenir à la fois un centre régional et une capitale nationale.



John Bower Lewis (c.1810s-1874) - Section 34, Lot 8 E

Né en France au début du XIXe siècle, John Bower Lewis arrive en Amérique du Nord britannique avec ses parents en 1820. Il devient l'une des personnalités les plus influentes des milieux juridique et municipal des premières années de Bytown. Sa carrière témoigne de la transformation d'une colonie pionnière en une ville autonome, puis en capitale d'un nouveau pays.

Lewis étudie le droit à Toronto et est admis au barreau en 1839. Il commence à exercer sa profession à une époque où le droit colonial se définit encore largement par la pratique. Après s'être établi à Bytown, il acquiert rapidement une réputation fondée sur sa perspicacité juridique et la justesse de son jugement. Pendant un certain temps, il agit comme procureur du comté de Carleton et fournit des conseils sur des questions de gouvernance et d'administration dans un district en pleine croissance.

Au moment de la Confédération, Lewis est largement considéré comme l'un des avocats les plus compétents du pays. Cette réputation repose non seulement sur ses aptitudes devant les tribunaux, mais aussi sur sa compréhension du droit municipal, des processus politiques et de la structure des institutions. Ces compétences le conduisent naturellement vers la vie publique.

Lewis est élu conseiller municipal lors des premières élections municipales de Bytown, en 1847, qui marquent une étape officielle vers l'autonomie locale. L'année suivante, il est choisi comme maire et guide la communauté pendant ses premières expériences de gouvernance municipale. Son influence s'accroît après la constitution de Bytown en Ville d'Ottawa. En 1855, Lewis est élu premier maire d'Ottawa. Il occupe cette fonction jusqu'en 1857 et dirige la ville pendant une période de consolidation administrative et d'importance nationale croissante.

La contribution la plus durable de Lewis survient en 1857, lorsque la question du choix d'une capitale permanente pour la Province du Canada est soumise à la reine Victoria. Au nom d'Ottawa, Lewis signe, le 18 mai 1857, l'adresse officielle de la ville à la reine. Ce plaidoyer éloquent et soigneusement argumenté met en valeur l'emplacement stratégique d'Ottawa, sa capacité de défense et sa neutralité symbolique entre le Canada-Est et le Canada-Ouest. Plus tard la même année, la reine choisit Ottawa comme capitale, assurant ainsi à la ville une place centrale dans la vie politique canadienne.

En 1863, Lewis assume une autre fonction publique essentielle lorsqu'il est nommé commissaire du service de police d'Ottawa. À une époque où l'ordre urbain, la sécurité publique et la légitimité des institutions sont indispensables à une ville appelée à devenir la capitale, son leadership contribue à professionnaliser l'administration municipale et à renforcer la confiance du public.

John Bower Lewis meurt le 20 novembre 1874. Son inhumation au cimetière Beechwood le place parmi les architectes du droit et les dirigeants municipaux qui ont façonné l'identité d'Ottawa avant la Confédération et assuré son avenir par la suite.



William Pittman Lett (1819–1892) - Section 34, Lot 28 NW

Peu de personnes ont été témoins de la transformation complète de Bytown, et l'ont documentée avec autant de proximité et de précision, que William Pittman Lett. Né en 1819, Lett arrive en Amérique du Nord britannique avec ses parents en 1820, alors qu'il est encore nourrisson. Son père, le lieutenant Andrews Lett, est un soldat irlandais ayant servi dans l'armée britannique. Au cours des 73 années suivantes, la vie de Lett évolue parallèlement à la transformation de Bytown en Ottawa, capitale du Dominion du Canada.

Formé dans la tradition classique, Lett atteint l'âge adulte dans un contexte marqué par l'agitation politique et les divisions religieuses. Au début de sa carrière, il devient un journaliste radical associé au mouvement orangiste. Il écrit avec vigueur sur des thèmes anticatholiques qui reflètent les tensions sectaires de l'époque. Parallèlement, il agit comme pionnier culturel en contribuant à l'introduction du théâtre organisé à Bytown et au développement de la vie intellectuelle de la communauté. Le parcours de Lett change profondément lorsqu'il entre au service de l'administration municipale. Nommé premier greffier municipal d'Ottawa, il occupe cette fonction pendant la durée exceptionnelle de 36 ans. Il devient ainsi la mémoire institutionnelle et le pilier administratif de la ville.

Dans l'exercice de ses fonctions, Lett passe du rôle de polémiste à celui de pragmatique. Il maîtrise l'art de la modération et exerce ce que ses contemporains reconnaissent comme le « pouvoir de la plume municipale ». Comme greffier, il rédige des règlements municipaux, de la correspondance et des adresses officielles. Il participe notamment aux démarches visant à convaincre la reine Victoria de désigner Ottawa comme capitale, une décision dont il sera lui-même témoin.

Lett assiste directement à la construction du canal Rideau et à la croissance physique de la ville, qui passe du quartier général des travaux du colonel By à une capitale fonctionnelle. Sa vie professionnelle le place au centre des débats sur les infrastructures, la gouvernance et l'identité nationale tout au long du milieu du XIXe siècle.

En octobre 1849, Lett épouse Maria Hinton, la fille de 21 ans de Joseph Hinton, de Hintonburgh. Le couple s'enfuit pour se marier dans une chapelle méthodiste de Huntley. Cette union provoque d'abord une vive réaction sociale, mais devient un partenariat profond et durable. Ensemble, William et Maria élèvent neuf enfants et affrontent les dures réalités de l'époque, notamment la perte de plusieurs d'entre eux emportés par des maladies infectieuses. Le mariage contribue également à adoucir la vision du monde de Lett. L'empathie et la réflexion morale tempèrent progressivement le dogmatisme de ses premières années.

Patriote convaincu et membre actif de la milice, Lett participe vigoureusement aux débats publics entourant les grandes questions de son époque : l'annexion, l'esclavage, la tempérance, la pauvreté, les guerres impériales et le symbolisme d'un drapeau national. Profondément moral et religieux, il demeure méthodiste toute sa vie. Il sait néanmoins s'adapter aux changements sociaux, reconnaissant progressivement l'évolution du rôle public des femmes et modérant ses anciennes positions sectaires.

La véritable distinction de Lett réside dans l'importance de son œuvre culturelle. Par ses discours, ses éditoriaux, ses brochures, sa poésie et ses écrits municipaux, il devient le chroniqueur officiel d'Ottawa et, dans les faits, son poète officiel. Ses vers et sa prose saisissent le rythme de la vie civique, les bouleversements liés à l'édification du pays et la beauté naturelle de la région d'Ottawa.

William Pittman Lett meurt le 15 août 1892. Il est alors une personnalité respectée et aimée de la société ottavienne. Son inhumation au cimetière Beechwood le place parmi les architectes de la conscience civique de la capitale.



Reverend William Durie (1804-1847) - Section 37, Lot 69

La vie et la mort de William Durie sont indissociables de l'un des épisodes les plus sombres et les plus marquants des premières années de Bytown. Né à Glasgow en 1804, Durie étudie avec ses deux frères à l'Université d'Édimbourg, l'un des principaux centres britanniques d'enseignement de la théologie et de la philosophie. Sa formation allie une grande rigueur intellectuelle à une profonde conscience morale, deux qualités qui définiront son ministère bref, mais déterminant, au Canada.

Durie est ordonné en 1834 au sein de la Relief Church à Earlston, en Écosse. Fondée en 1761 par Thomas Gillespie, cette Église rejette le contrôle de l'État sur les affaires spirituelles, particulièrement le système de patronage régissant la nomination des membres du clergé. Ce principe place Durie au cœur d'une tradition réformiste qui privilégie la conscience plutôt que la facilité.

Cette conviction est mise à l'épreuve pendant la grande rupture ecclésiastique connue sous le nom de schisme de 1843. Lorsque l'Église d'Écosse refuse de renoncer à l'influence de l'État sur la nomination des ministres du culte, Durie quitte la Relief Church. En 1847, il se joint à la nouvelle Église libre d'Écosse, qui réunit la Relief Church et la United Secession Church. L'Église libre poursuit une importante mission d'évangélisation, particulièrement dans les colonies. À la fin de 1846, elle nomme Durie à l'église St. Andrew de Bytown.

Âgé de 42 ans, Durie arrive à Bytown en décembre 1846 et s'installe dans le presbytère situé derrière l'église. Il retrouve son jeune frère, John Durie, établi dans la région depuis 1832 et propriétaire d'un magasin général prospère à New Edinburgh. Ce qui l'attend n'est toutefois pas un ministère pastoral paisible, mais une catastrophe humanitaire.

Pendant l'été 1847, jusqu'à 90 000 émigrants irlandais fuyant la Grande Famine arrivent au Canada à bord de navires transportant du bois lors de leur voyage de retour depuis la Grande-Bretagne. La station de quarantaine de Grosse-Île ne parvient pas à freiner la propagation du typhus, alors appelé fièvre des navires. Des milliers d'émigrants infectés poursuivent leur voyage. À Kingston, environ 3 000 personnes sont entassées dans des barges et remorquées sur le canal Rideau jusqu'à Bytown. Le premier cas de typhus officiellement recensé dans la ville, celui d'une jeune fille, est diagnostiqué le 5 juin 1847.

La crise qui suit dépasse rapidement les capacités de la communauté. Des abris temporaires pour les malades sont construits le long du canal et des berges. Les personnes gravement malades reposent directement sur le sol ou sous des embarcations renversées. Bytown cesse pratiquement de fonctionner, tandis que les résidents qui en ont les moyens quittent la ville. Les Sœurs de la Charité assument d'abord une grande partie des soins, mais plusieurs d'entre elles tombent malades à leur tour. Des membres du clergé catholique et protestant interviennent alors, notamment le père Molloy et le révérend Durie. Devant l'ampleur de la souffrance, ils mettent de côté les frontières confessionnelles.

Lorsque le père Molloy contracte lui-même la maladie et doit quitter Bytown pour se rétablir, Durie demeure sur place. Jour après jour, il se rend dans les abris pour malades, offrant prières, réconfort et aide concrète aux mourants. L'épreuve est immense. Épuisé et constamment exposé à la maladie, Durie contracte le typhus. Il meurt célibataire le 12 septembre 1847. Avant son décès, il demande à son entourage de construire un hôpital destiné aux personnes malades et démunies, un appel qui sera entendu au cours des années suivantes.

Aujourd'hui, le révérend William Durie repose au cimetière Beechwood, dans un monument funéraire en forme de table situé à côté de la pierre commémorative de la famille Durie. L'éloge poétique de Lett, empreint d'éloquence et de conviction, célèbre la charité, l'humilité, l'amitié et le patriotisme de Durie, tout en affirmant une foi inébranlable en la vie éternelle au-delà de la mort.



Allan Gilmour (1816-1895) - Section 53, Lots 3, 4, 10 & 11

Né en Écosse le 23 août 1816, Allan Gilmour grandit au cœur du commerce transatlantique du bois qui soutient le développement du Canada à ses débuts. Il apprend le métier sous la direction de son oncle, également nommé Allan Gilmour, associé de la société Pollock, Gilmour & Company de Glasgow. Les activités de cette entreprise s'étendent dans l'ensemble de l'Empire britannique, avec des succursales à Québec, à Montréal et à Miramichi.

En 1832, le jeune Gilmour émigre en Amérique du Nord britannique avec son cousin James Gilmour et s'établit à Montréal. Ils travaillent pour William Ritchie & Company, l'entreprise montréalaise affiliée aux activités commerciales de la famille Gilmour et dirigée par leur cousin William Ritchie. Lorsque Ritchie prend sa retraite en 1840, les deux cousins prennent en charge la direction des activités montréalaises. Ils établissent peu après une agence à Bytown, témoignant de l'importance croissante de la vallée de l'Outaouais dans le commerce du bois.

Pendant plus de 10 ans, Allan Gilmour voyage régulièrement entre Montréal et Bytown afin de superviser l'approvisionnement, le sciage et le transport du bois. Lorsque James Gilmour prend sa retraite en 1853, Allan choisit de s'établir définitivement à Bytown, se plaçant ainsi au cœur des activités de l'industrie.

Depuis Bytown, il supervise le sciage et l'expédition de millions de pieds-planche de bois. Celui-ci est assemblé en immenses radeaux, puis acheminé sur les rivières des Outaouais et du Saint-Laurent jusqu'aux anses à bois de la famille Gilmour, à Québec, avant d'être exporté outre-mer.

Ce travail n'est ni simple ni sans risque. Le commerce du bois est vulnérable aux fluctuations des marchés, aux conditions des cours d'eau, aux incendies et aux risques financiers. Gilmour surmonte néanmoins les difficultés périodiques avec discipline et prévoyance. Il acquiert une réputation fondée sur une gestion stable plutôt que sur la spéculation. Sa longue carrière témoigne d'un modèle de leadership industriel reposant sur la logistique, la coordination de la main-d'œuvre et la persévérance plutôt que sur une expansion spectaculaire. En 1873, à l'âge de 57 ans, il se retire du monde des affaires après avoir consacré plus de 40 ans au commerce du bois.

Le sens du devoir de Gilmour dépasse le domaine commercial. Pendant les raids féniens de 1866 et de 1867, il est nommé major au sein de la milice locale. Il contribue ainsi à la défense et à l'organisation de la région pendant une période d'inquiétude nationale. Il est plus tard promu au grade de colonel, une marque de confiance envers son leadership et sa fiabilité.

Malgré les exigences de l'industrie et du service militaire, Gilmour est un homme cultivé. Il entretient un profond intérêt pour la poésie et l'histoire, et soutient constamment l'Ottawa Literary and Scientific Society ainsi que d'autres institutions culturelles locales.

Son mécénat s'inscrit dans une tendance plus générale parmi les principaux dirigeants de Bytown, qui cherchent à équilibrer l'exploitation économique des ressources avec le développement intellectuel et civique de la ville.

Allan Gilmour meurt le 25 février 1895. Son inhumation au cimetière Beechwood le place parmi les principaux bâtisseurs de l'industrie forestière d'Ottawa, ces hommes dont les fortunes évoluaient au rythme de la rivière et dont les entreprises ont contribué à transformer une communauté pionnière en une ville d'importance nationale.



George Hay (1821-1910) - Section 37, Lot 117 N

Né en Écosse le 18 juin 1821, George Hay appartient à la génération de visionnaires pragmatiques qui ont accompagné la transformation de Bytown, d'une ville du canal à une capitale nationale. Arrivé en Amérique du Nord britannique en 1834, Hay s'installe à Bytown en 1844 afin de travailler avec Thomas McKay. Il acquiert ainsi une expérience directe de la construction, de la logistique et de la rigueur nécessaire pour bâtir des institutions durables dans une jeune communauté.

En 1847, Hay fonde sa propre entreprise de quincaillerie et de construction sur la rue Sparks, près de la rue Elgin, un secteur qui devient alors l'un des principaux axes commerciaux de la ville. Son entreprise le place au carrefour du commerce et de la construction. Elle fournit les matériaux et l'expertise nécessaires à l'aménagement des rues, des ponts et des travaux publics de Bytown. Son succès repose sur sa fiabilité et sur la diversité de ses compétences : sa capacité à obtenir les matériaux nécessaires, à planifier les travaux et à les réaliser dans une ville qui construit encore son avenir.

L'empreinte laissée par Hay sur Ottawa est à la fois concrète et symbolique. Il conçoit les premières armoiries de la ville, contribuant ainsi à définir son identité au moment où Bytown devient officiellement une ville. On croit également que Hay aurait proposé le nom d'Ottawa, établissant un lien entre la ville, la rivière et la région qui soutenaient son développement. Ces contributions témoignent d'un bâtisseur qui comprenait qu'une ville n'est pas uniquement faite de pierre et de bois, mais aussi de noms, de symboles et d'une identité commune.

En plus de diriger sa propre entreprise, Hay contribue à la fondation d'un nombre remarquable d'institutions qui soutiennent la vie économique, religieuse et civique d'Ottawa. Il participe à la création de la Banque d'Ottawa, favorisant l'accès aux capitaux et la confiance commerciale. Il compte également parmi les fondateurs de la Chambre de commerce d'Ottawa, qui renforce la collaboration entre les commerçants et les fabricants, ainsi que de l'église Knox, qui contribue à la vie spirituelle et communautaire de la ville.



Hay figure aussi parmi les premiers actionnaires du cimetière Beechwood. Il reconnaît rapidement la nécessité d'établir un cimetière digne et soigneusement planifié pour répondre aux besoins d'une capitale en pleine croissance. Cette vision, qui réunit la commémoration, l'intendance du territoire et l'identité civique, reflète son approche générale du développement urbain : pratique, globale et tournée vers l'avenir.

George Hay meurt le 25 avril 1910, à l'âge de 88 ans, après avoir été témoin de la transformation d'Ottawa, passée d'une ville pionnière à une capitale bien établie. Son inhumation au cimetière Beechwood le place parmi les fondateurs qui ont non seulement bénéficié de la croissance de la ville, mais qui ont aussi activement façonné ses institutions et ses symboles.

Dr. Hamnett Hill (1811-1898) - Section 21, Lot 44 NW

Né le 15 décembre 1811 à Londres, en Angleterre, Hamnett Hill appartient à la première génération de médecins ayant reçu une formation professionnelle et introduit les pratiques médicales modernes à Bytown. Il étudie la médecine au London Hospital de Whitechapel, un établissement reconnu pour sa formation clinique offerte dans les conditions exigeantes d'une ville industrielle.

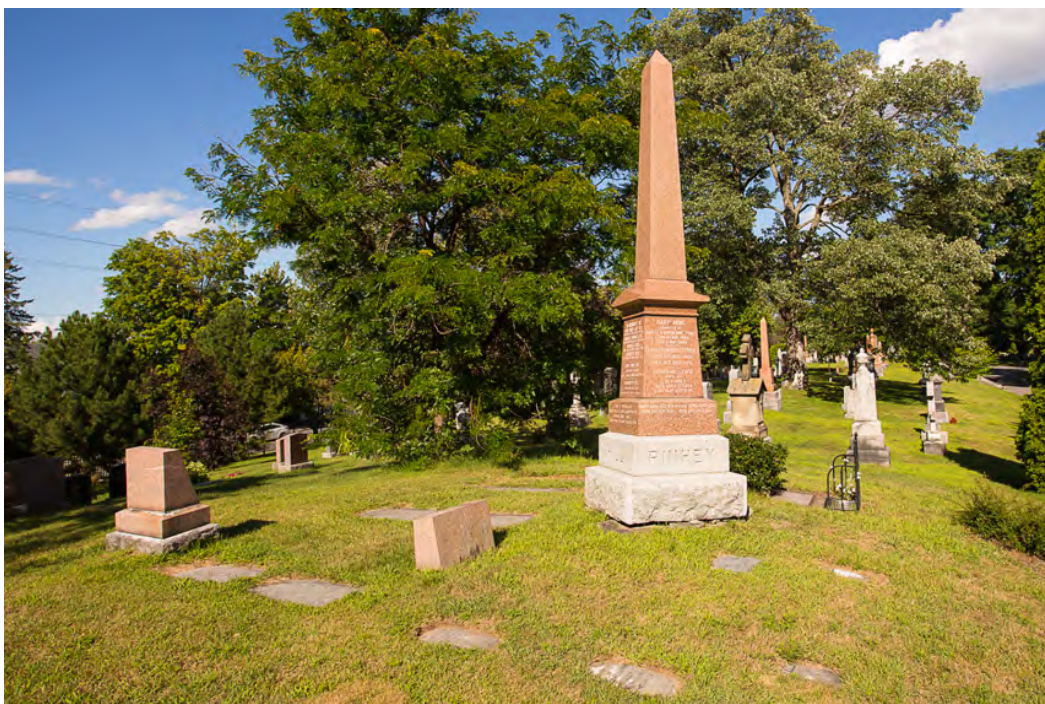
Au début de 1838, à l'âge de 26 ans, Hill prend la mer à destination de l'Amérique du Nord britannique. Il établit d'abord un petit cabinet dans le canton de March, où il soigne une population rurale dispersée dans une région comptant peu de médecins et où les déplacements sont difficiles. Ce premier travail exige une grande capacité d'adaptation et beaucoup de résilience, deux qualités qui caractériseront sa longue carrière.

En 1842, Hill s'installe à Bytown. La construction du canal, l'industrie forestière et la croissance rapide de la population exercent alors une pression croissante sur les services de santé locaux. Pratiquer la médecine dans une ville pionnière signifie traiter des blessures, combattre des maladies infectieuses et travailler avec des infrastructures limitées. Ces conditions exigent à la fois des compétences cliniques et un profond engagement envers la communauté.

La réputation de Hill dépasse le cadre de sa pratique médicale. Après la constitution d'Ottawa en municipalité, il siège comme conseiller municipal au sein du deuxième conseil de la ville. Il apporte ainsi son expertise médicale à la gouvernance municipale à une époque où la santé publique, l'assainissement et l'accès aux soins commencent à devenir des priorités civiques.

En 1854, Hill entre dans la période la plus influente de sa vie professionnelle lorsqu'il est nommé chirurgien en chef de l'Hôpital général d'Ottawa. Dans cette fonction, il contribue à orienter l'un des principaux établissements médicaux de la ville pendant ses années fondatrices. Il participe à l'établissement de normes de soins et de leadership clinique au moment où Ottawa passe du statut de ville à celui de capitale.

Le docteur Hamnett Hill meurt le 10 février 1898, après avoir consacré 60 années à la pratique de la médecine dans l'est de l'Ontario. Son inhumation au cimetière Beechwood le place parmi les médecins, les dirigeants municipaux et les bâtisseurs d'institutions qui ont jeté les bases du système de santé publique d'Ottawa.



Jenny (Jeanette) Russell Simpson (1847-1936) - Section 41, Lot 120 NW

Née à Montréal en 1847, Jenny Russell Simpson devient l'une des plus importantes gardiennes de la mémoire historique d'Ottawa. Fille d'Andrew Russell, elle grandit dans un milieu sensible au service public et aux institutions nationales. Sa formation artistique, reçue auprès de son oncle Alexander Jamieson Russell, lui permet d'acquérir un regard averti sur la culture visuelle et la valeur documentaire des œuvres. Le travail de celui-ci pour le Canadian Illustrated News et d'autres publications lui fait comprendre le rôle que peuvent jouer les images dans la transmission de l'histoire.

Simpson arrive à Ottawa en 1866 et épouse peu après John Barker Simpson, fils de l'honorable John Simpson. Si sa vie familiale l'enracine dans la communauté locale, ses activités professionnelles ont une portée nationale. Artiste accomplie, elle travaille occasionnellement comme copiste pour les Archives publiques du Canada. Elle contribue ainsi à la préservation et à l'accessibilité des sources primaires à une époque où l'infrastructure archivistique canadienne est encore en développement.

Sa contribution la plus durable découle toutefois de son travail dans les domaines de l'histoire et de la muséologie. De 1915 à 1921, Simpson est secrétaire anglophone de l'organisme Historic Landmarks of Canada, affilié à la Société royale du Canada. Dans cette fonction, elle contribue à professionnaliser la défense du patrimoine et à élargir sa portée auprès du public. Ce travail aide à positionner Ottawa comme un centre national de commémoration.

De 1923 à 1932, Simpson occupe le poste de conservatrice du Musée Bytown, alors administré par la Women's Canadian Historical Society of Ottawa. Son mandat marque un tournant dans l'histoire de l'établissement. Elle développe et organise méthodiquement la collection, assure l'acquisition de pièces importantes, notamment le célèbre Buste de Lady Macdonald de 1874, et rédige le premier catalogue complet de l'institution, le Guide to the Bytown and Ottawa Historical Museum. Publié pour la première fois en 1926, à l'occasion du centenaire d'Ottawa, puis réédité en 1929, ce guide documente 481 artefacts et établit des normes professionnelles en matière de catalogage et d'interprétation.

Le leadership de Simpson dépasse la gestion des collections. C'est en grande partie grâce à ses efforts que la Société obtient l'usage du bureau d'enregistrement historique. Cette étape déterminante transforme une petite collection administrée par des bénévoles en un musée municipal crédible disposant d'un emplacement permanent.

Son travail de représentation revêt également une importance internationale. En 1909, elle représente la Women's Canadian Historical Society of Ottawa au congrès de l'American Historical Association à New York.

Il s'agit de la première représentation officielle d'une société historique canadienne à ce prestigieux rassemblement.

Jenny Russell Simpson meurt le 25 avril 1936. Son inhumation au cimetière Beechwood la place parmi les bâtisseurs de la conscience civique d'Ottawa, ces personnes dont l'influence se mesure non seulement par les monuments érigés, mais aussi par les institutions renforcées, les collections sauvegardées et les normes établies.

